

Les bandits du Rhin : [suite]

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **9 (1871)**

Heft 35

PDF erstellt am: **26.04.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-181458>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

jets d'art d'un goût exquis, cette recherche artistique qui se montre jusque dans le poids de la balance du marchand d'huile, nous disent quelle était, il y a dix-huit siècles, la préoccupation de l'homme au pied de ce Vésuve qui devait l'engloutir. Les autels des faux dieux se sont écroulés, mais le paganisme est encore de fait la religion qui fleurit aujourd'hui en Campanie. Le plaisir facile, léger, voluptueux, telle est l'aspiration suprême du peuple napolitain, de ce peuple, qui a inventé les farces atellanes et qui a conservé Polichinelle. Aussi l'idée de la mort lui est-elle profondément antipathique. Ce n'est pas que le cœur fasse ici défaut : tant qu'un malade peut être soulagé, il reçoit les soins les plus empressés, mais quand le rci des épouvantements s'approche, la désertion se fait. Les parents s'empressent de quitter l'appartement, et le moribond rend le dernier soupir, seul avec quelque vieux serviteur ou avec un prêtre qui récite des prières.

Une personne de ma connaissance était allée visiter un ami mourant; une sœur de charité veillait près du lit, la famille avait disparu. Le malade était entré dans le combat où la mort reste victorieuse; ses yeux étaient fermés; ses mains pliaient et repliaient le drap qui le couvrait. Le visiteur s'approche et appelle d'une voix forte le mourant qui ouvre les yeux, le reconnaît, lui sourit et jette un regard désolé autour de lui, pour entrer bientôt dans les convulsions de l'agonie.

On raconte sur ce sujet un fait touchant qui devrait faire cesser ce déplorable abandon. Il y a quelques mois, la fille d'un noble napolitain mourait d'une maladie de langueur : la faiblesse allait croissant, et le père de la jeune fille, qui était resté de longues heures auprès de ce lit de mort, se disposait à le quitter, lorsque la mourante, l'entendant se lever, le regarda et lui dit, les larmes aux yeux : « Je vois bien que tout est fini, puisque vous me laissez... » Ce reproche alla au cœur du père, qui s'assit de nouveau, prit la main de son enfant et ne la quitta que lorsque tout fut achevé. Un tel fait est des plus rares ici; j'ai même entendu un Napolitain m'exprimer son indignation de ce que je n'avais pas empêché un membre de mon église d'accompagner le corps de son enfant au lieu de son repos.

Pour les très pauvres gens, qui couchent quelquefois jusqu'à dix dans la même chambre, le déplacement est impossible; ils restent auprès du mort et ils expriment leur douleur avec une véhémence qui n'a d'égale que son peu de durée. Les amis, du reste, feront tout leur possible pour qu'il en soit ainsi. Quelle que soit la classe à laquelle ils appartiennent, ils vous conseilleront un divertissement, un changement d'air; ils éviteront toute allusion un peu prolongée à l'affliction qu'ils veulent soulager, et votre servante vous dira tout crûment : « Bonne santé à ceux qui restent. » (*Revue chrétienne.*)

L'incourâ et la colomba.

On brâvo incurâ d'onna perrotse dé montagne, né savai pas coumin féré por atteri lé dzin âo predzo. L'avai biô lau deré dai ball' et bouné tsoûsé, lau

promettre lo bouneu po l'autro mondo, rin ne lai fasai.

Lé z'hommo amâvont mî allâ golliassi à ti les bo-tiets d'ingrebliâo, et lé fenné, n'avion lo tin, la demindze matin, que dé taboussi et sé délavâ sin vergogne ni pedi.

— Que faut-te féré? dese l'incourâ à sa servinte.

— Vo faut féré on meracclio, mousu l'incourâ, lai fe la villia Glodine, sin cin no sarin binstou ti damnâ!

— On meracclio! on meracclio! lé bin aisé à deré, mâ coumin s'in prindré?

Toparai, cin trecassivé noutre n'hommo, qu'avai bin envia dé trovâ ôquié po segotta on bocon ti cliaux indroumai. Lâi pinsavé dé dzo et dé nè, se bin qu'onna vèpra qué l'étaï din son courti, à force de sé grattâ la boula, trauve se n'affère.

La demindze d'après, quand l'a z'u fini son prôno, dese dincé à cliaux que l'ai iront :

« Se vo z'été très-ti bin sadzo, qu'on vayé lé z'hommo mē à la messa qu'âo cabaret, et que lé fenné clousont leu mor, din trai senanné, du vouâi, fari déchindré su lo troupè lo Saint-Esprit din lo côô d'onna colomba. »

Trai senanné sé passent.

Pindin cè tin, l'incourâ avai éduquâ n'a petita colombetta, se bin que veniaï medzi dai mitté dé pan din sé z'orolliés.

Adon, po féré lo meracclio, s'étaï arrandzi avoué lo seniâo.

L'incourâ dévessai deré âo preszo trai iadzo : *Saint-Esprit déchint*, et lo traisièmo iadzo lo seniâo devessai latsi l'osé, — bliian coumin la naï, — qu'audré suramin s'aguelli su lé z'épaules dé l'incourâ et farai état de lai parlâ à l'orollie.

To cin, vo vaidé, étaï préparâ coumin on papai dé musiqua, et la demindze de cè biô djù, tsacon étaï venu po verré lo meracclio, et l'église étaï plliaina qu'on âo.

A bon momint, l'incourâ dese à plliaina gordze : *St-Esprit déchint! St-Esprit déchint! St-Esprit déchint!*

On arai ohu volâ onna motze, mâ diabe la colomba que veniaï....

St-Esprit déchint! que réfâ l'incourâ, in sé vrint vai lo carro io lo seniâo étaï catsi.....

— Oh! monsu l'incourâ, lai crié stice, tot est fotu, lo petou l'a praissa!!! L. C.

Les bandits du Rhin.

IV

La bande de MERSEN procédait dans ses opérations avec tant de calme, de sang-froid et de dextérité, qu'on les attribuait généralement à la sorcellerie; mais lorsque l'esprit malin était appréhendé au corps par les autorités habituées à traiter ses pareils avec aussi peu de cérémonie, il se trouvait que l'esprit était un démon en chair et en os, c'est-à-dire Jean Bosbeck, frère de François dit *Jehu*, celui dont nous venons de parler. Nous pourrions décrire, pour l'amusement du lecteur, une foule d'atrocités commises par ce monstre; mais nous aimons mieux rapporter, pour la rareté du fait, un exemple de sa générosité, d'autant plus qu'il se lie à un admirable trait d'héroïsme d'un ministre luthérien.

Les bandits étaient arrivés au bourg de Mulheim sur le Ruhr, dans la juridiction de Hesse-Darmstadt; ils s'étaient

assuré des watchmen, avaient cerné la maison désignée, allumés des torches, *secundum artem*, et commençaient à ébranler la porte à coups de bélier. On était si loin de s'attendre à leur visite qu'au premier bruit la femme du pasteur s'éveilla en lui disant qu'on venait le chercher de la part d'un malade. Pithahn (c'était son nom) met la tête à la fenêtre, et aussitôt un coup de feu est dirigé d'en bas contre lui. Il saisit un mousquet placé dans la chambre pour sa défense, et rispota à l'ennemi, blesse deux des assaillants. Cependant l'attaque continuait : à la fin un des panneaux de la porte est enfoncé un des plus hardis s'élance à travers la brèche et tire les verrous. En une minute toute la bande est dans la maison on s'empare des domestiques, on leur lie les pieds et les mains et l'écurie devient leur prison. Pithahn et sa femme restent seuls.

Le courageux ministre sentait toute l'imminence du danger; mais il avait à défendre sa vie et une vie plus chère que la sienne. La porte au bas de l'escalier n'était pas encore attaquée : d'une lucarne qui la surmonte il ne cesse de faire feu sur les voleurs, jusqu'à ce que il ne lui reste plus de munitions que pour un seul coup.

Femme, s'écrie-t-il, cours à la fenêtre du jardin !... appelle au secours !... éveille les voisins !... Elle y vole, elle crie, elle crie encore... mais ce bruit ne fait que redoubler leur frayeur et pas un ne bouge.

Bientôt la porte est enfoncée avec fracas, et les bandits se précipitent sur l'escalier, hurlant comme des loups affamés.

La première porte de la chambre à coucher ne les arrête pas long temps; la seconde fléchit, craque et gémit sous des coups multipliés. La pauvre femme tombe à genoux et recommande son âme à Dieu.

— Parlez que voulez-vous ? dit Pithahn en s'approchant; dites et vous l'aurez.

— Ton sang ! fut sa réponse.

— Eh bien ! il ne coulera pas seul !... Fuis, chère épouse, fuis par la porte qui est derrière le lit. Je puis tenir une minute encore, alors je te suivrai, si telle est la volonté de Dieu. Il y eut un moment d'irrésolution... un cri d'angoisse et de désespoir... Enfin elle disparaît. La porte cède au même instant, et les brigands aperçoivent le pasteur debout au milieu de la chambre, le fusil en joue et le doigt sur la détente.

— En avant ! en avant ! se répètent-ils l'un à l'autre; mais tous reculent étonnés. Le ministre fait feu, et après le coup leur jette son arme à la tête, puis s'élance à travers la petite porte et la ferme sur lui. Il trouve sa femme évanouie dans le grenier, la prend dans ses bras et descend par une échelle, qui heureusement avait servi ce jour-là, traverse la cour à la hâte, et dépose son fardeau en sûreté de l'autre côté du mur. Mais au moment où il va la suivre, il est retenu par un jeune *apprenti*. Déjà il s'est débarrassé de ce faible adversaire, mais il est renversé par un des brigands placé en sentinelle.

Les autres venaient de découvrir ses traces : on les voyait paraître en foule sur le toit de la maison et descendre par douzaines de l'échelle. Le cri de la sentinelle les attira bientôt sur la place : en un clin-d'œil le pasteur est entouré par cette meute infernale, impatiente de s'abreuver de son sang.

— Parle avant de mourir ! s'écrient-ils. Où sont tes clefs, ton or, ton argenterie ? Parle, chien ! Et comme le ministre à peine remis du coup qui l'avait étourdi, reprenait connaissance en poussant un profond soupir, l'un d'eux, pour le faire parler plus vite, le frappe si violemment au visage, qu'il en jallit un ruisseau de sang.

— As-tu permis cela ? demanda Pithahn, en jetant sur le chef des bandits un regard plein de calme et de dignité. Ce misérable a-t-il agi par tes ordres ?

Jean Bosbeck, tout vil et tout brutal qu'il était, contempla quelques moments sa victime sans chercher à dissimuler son respect et son admiration.

— Non ! s'écrie-t-il enfin... Arrière, Hersent tu as osé agir sans attendre les ordres de ton chef; et il le renverse à terre en le frappant de son bâton de commandement. Alors le pauvre ministre indique les endroits où sont déposés ses objets précieux, et livre les clefs des armoires qui les renferment.

— Maintenant j'ai tout déclaré, dit-il, et puisque après la résistance que j'ai faite, la mort doit nécessairement être

mon partage, montrez-vous hommes une fois dans votre vie, en abrégeant mes souffrances autant que possible. En ce moment le capitaine donne le signal de la retraite. Un murmure de surprise et d'indignation échappe à toute la bande. Mais lui, rejetant sur ses épaules la crosse dont il est armé, tire deux pistolets de sa ceinture, place un poignard entre ses dents, et promène sur la troupe qui l'entoure un regard étincelant de colère. Ils quittent la place lentement, mais en silence, et Bosbeck les suit. Pithahn les voit disparaître l'un après l'autre derrière un angle de bâtiment; mais le visage du dernier lui apparaît quelque temps encore à la lueur des torches, avec la lame qui reluit entre ses dents, et jetant sur lui un dernier regard avant de se perdre dans l'obscurité.

Cette aventure fut suivie d'une circonstance imprévue, qui paraîtrait à peine nécessaire, même dans un roman, pour faire ressortir l'effet de la première. Les bandits chargés de butin furent attaqués dans leur retraite par un frère du pasteur, qui était parvenu à rassembler un petit nombre des habitants; et, bien que ce ne fût là pour eux qu'un faible obstacle, ils apprirent au même instant par leurs espions qu'un corps considérable de cavalerie du Palatinat avait traversé le Rhin. Tenir tête à ce double ennemi était une idée qui n'entra pas même dans la tête téméraire de Bosbeck : il ordonna à ses hommes de jeter leur butin et de se disperser.

La bande de CREVELDT, ou de NEUSS, comme on l'appela plus tard, quoiqu'à peu près aussi forte en nombre que celle de Mersen, employait une tactique bien différente. Ceux qui la composaient n'avaient recours à la violence que lorsqu'ils ne pouvaient l'éviter; et jamais ils ne se servirent du bélier, jusqu'au moment où Mathieu Weber, surnommé *Fetzer*, vint se joindre à eux. Tantôt c'était un voyageur égaré qui venait, à minuit, frapper en suppliant à votre porte; tantôt c'était une jeune fille qui, d'une voix triste et argentine, priait à travers la serrure quelque marchand endormi de lui vendre un peu de vin pour sa mère malade. La porte s'entr'ouvrait-elle un instant, soudain la maison était remplie d'hommes armés, les habitants liés et bâillonnés, et tous les effets précieux emballés de manière à pouvoir être emportés au premier signal.

Point de bruit, partant point de danger; souvent la bande joyeuse s'attablait à un banquet somptueux et passait le temps en orgies jusqu'à la pointe du jour. Les voisins entendaient-ils le bruit des chants et des rires, ils se bornaient à regretter que leur ami ne les eût pas invités à son festin. Fetzer était un si gai compagnon, que souvent il faisait rire en dépit d'eux-mêmes ses hôtes forcenés. C'était un des chefs les plus hardis qui eussent jamais répandu la terreur sur les rives du Rhin.

Fetzer fut exécuté à Cologne, et selon toute probabilité serait mort en état de pénitence sans la petite conversation suivante qu'il eut avec son confesseur quelques instants avant la fatale cérémonie.

— Oh ! si j'avais ma liberté seulement pour deux heures ! s'écria le chef des bandits.

On raconte l'anecdote suivante sur un peintre a glais, feu David Roderts. Un de ses amis qui avait publié une critique très acerbe de quelques uns de ses tableaux, lui écrivit quelques temps après :

« Mon cher Roberts, vous avez peut-être lu mes remarques sur vos œuvres; j'espère qu'elles n'apporteront aucun trouble dans nos relations d'amitié.

— Mon cher, lui répondit le peintre, la première fois que je vous rencontrerai je vous casserai le nez. J'espère que cela n'apportera aucun trouble dans nos relations d'amitié. »

L. MONNET. — S. CUÉNOUD.